

Citation style

Elfassi, Jacques: review of: Giuseppe Botturi, I "Synonyma" di Isidoro di Siviglia e lo "stilus isidorianus". Interpretazione letteraria e studio dello stile con riferimento alle meditazioni di Pier Damiani, Giovanni di Fécamp e Anselmo d'Aosta, Bern: Peter Lang, 2017, in: *Mittellateinisches Jahrbuch*, 53 (2018), 1, p. 172-174, downloaded from Website



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

Saint-Victor dans son entier: auparavant elle n'était disponible qu'à travers des éditions partielles. Même là, cependant, la comparaison avec le manuscrit utilisé déçoit. Quel souci de fidélité matérielle a conduit p. 49 les éditeurs à transcrire *inmateria* et *informa* en un mot (voir cependant *In principio* dans le même cas), alors qu'au XII^e siècle l'espacement est facultatif entre préposition et nom, mais à ne pas conserver d'une façon ou d'une autre sur la même page les variations signifiantes de couleur ou ces accolades circulaires qui réunissent les jours premier à troisième, puis les jours quatrième à sixième, alors que ces détails de mise en forme, clairement présents dans le manuscrit, sont essentiels pour rejoindre la pensée de l'auteur? Par où l'on voit qu'un tel *textus historicus*, ne pouvant avoir ni la fidélité de la reproduction numérique, ni la maturité de l'édition critique, leur est à l'une et l'autre inférieur.

Dominique Poirel

Giuseppe Botturi, I «Synonyma» di Isidoro di Siviglia e lo «stilus isidorianus». Interpretazione letteraria e studio dello stile con riferimento alle meditazioni di Pier Damiani, Giovanni di Fécamp e Anselmo d'Aosta (Lateinische Sprache und Literatur des Mittelalters 51), Bern 2017 (Peter Lang), 299 pp.

Ce livre consiste en une étude littéraire des «Synonyma» d'Isidore de Séville et de son influence sur certains textes spirituels du Moyen Âge. Le premier chapitre se concentre sur le style caractéristique de cette œuvre, que Jean de Garlande, au XIII^e siècle, a appelé le «style isidorien»: une succession de phrases de longueur équivalente et rimant généralement entre elles. G. Botturi distingue trois traditions littéraires qui sont principalement à l'origine de cette prose: la tradition patristique (en particulier les «Soliloquia» d'Augustin), le stoïcisme (le «De remediis fortuitorum» du Pseudo-Sénèque, le «De ira» et la «Formula uitae honestae» de Martin de Braga, ou encore les «Disticha Catonis») et les livres sapientiaux de la Bible (Job, Lamentations, l'Écclésiaste, les Psaumes et les Proverbes). Le deuxième chapitre s'intéresse davantage au contenu et aux thèmes de l'œuvre, dont il retrace là encore la généalogie littéraire: le juste souffrant, la raison maîtresse de vie, le «connais-toi toi-même», l'exhortation à suivre les vertus, l'anticipation des coups du sort, la *meditatio mortis*, l'éthique sociale, les métaphores de la vie (la mer, le combat, la nuit) et l'importance de l'enseignement. Enfin, le troisième chapitre examine quelques prières carolingiennes et quelques méditations du XI^e siècle (de Jean de Fécamp, Pierre Damien et Anselme de Cantorbéry), pour voir dans quelle mesure elles sont les héritières des «Synonyma».

Ayant moi-même beaucoup travaillé sur les sources et la postérité des «Synonyma», je n'ai pas pu lire ce livre avec un regard totalement neutre et objectif. J'espère que le lecteur me pardonnera cette remarque un peu narcissique, mais on est toujours heureux quand on constate que son travail a été utile à d'autres; je suis donc ravi qu'un jeune chercheur ait pris comme point de départ l'apparat des sources de mon édition. B. complète d'ailleurs cet apparat en indiquant (118 et 121) deux parallèles supplémentaires avec les «Moralia in Iob» de Grégoire. À deux reprises (33 et 85), il exprime aussi un désaccord avec moi, probablement avec raison: j'avoue que, aussi bien sur

la connaissance directe des «Synonyma» par Jean de Garlande que sur la connaissance par Isidore de la «Glosa consentanea» citée par Sedulius Scottus, j'ai été hypercritique. Mais là n'est pas l'intérêt majeur de ce travail: alors que mon approche était surtout philologique, celle de B. est littéraire. Il approfondit ainsi plusieurs intuitions de J. Fontaine (dont l'article, «Isidore de Séville auteur »ascétique«: les énigmes des »Synonyma«, StudMed, 6, 1965, 163–195, reste fondamental), et il étudie en détail un certain nombre de thèmes que je n'ai pas abordés ou que j'ai seulement effleurés.

Toutefois, l'approche littéraire ne doit pas se faire aux dépens de la rigueur philologique. Dans son introduction, B. explique qu'il a étudié les sources et la postérité des «Synonyma» d'un point de vue non seulement intertextuel, mais aussi interdiscursif. L'interdiscursivité (concept emprunté à C. Segre) consiste à situer une œuvre dans une tradition littéraire, et donc à rapprocher deux œuvres sans qu'il y ait nécessairement emprunt textuel de l'une à l'autre. En soi, cette approche est tout à fait défendable. B. rappelle (85) que j'ai moi-même adopté cette démarche à propos des sources grammaticales des «Synonyma»: j'ai écrit qu'Isidore s'était inspiré d'un ouvrage grammatical comparable aux «Glossulae multifariae» qui font partie de l'«Ars grammatica» de Charisius, alors même qu'on n'a aucune preuve qu'Isidore ait jamais connu ce texte. Mais il s'agit d'un cas particulier: malheureusement, nous n'avons conservé aucune liste de phrases synonymiques susceptible d'être la source directe d'Isidore (la «Glosa consentanea» elle-même n'est connue que de manière partielle et indirecte, grâce à Sedulius Scottus). D'autre part, j'ai bien rappelé que les «Glossulae multifariae» n'étaient pas la source des «Synonyma», ou du moins qu'on n'en avait aucune preuve. Car tel est le problème: on peut avoir une lecture interdiscursive des textes, mais à condition de distinguer clairement source et texte de référence. B. fait cette distinction dans l'introduction, il la fait encore dans le premier chapitre, mais ensuite il semble l'oublier.

Je prendrai un seul exemple: le stoïcisme. Un des nombreux intérêts de ce livre est de montrer l'importance de la tradition stoïcienne dans les «Synonyma». B. propose des rapprochements avec diverses œuvres qui donnent une bonne idée de cette tradition littéraire et qui fournissent de bons points de comparaison. Mais on ne peut pas mettre le «De remediis fortuitorum» pseudo-sénéquien et les «Disticha Catonis», qu'Isidore ne semble pas avoir connus, sur le même plan que le «De officiis» d'Ambroise ou les «Moralia in Iob» de Grégoire, qu'il cite très abondamment. Que dirait-on d'un historien qui mettrait sur le même plan un événement qui a eu lieu et un événement qui n'a pas eu lieu? L'histoire littéraire et l'histoire des textes font aussi partie de l'histoire. En outre, une telle approche, bien que par certains aspects elle élargisse l'horizon littéraire d'Isidore, a aussi pour conséquence de le réduire: en se focalisant sur quelques textes de référence, on finit par oublier que l'hymne final à la raison «maîtresse de vertu» (Syn. II, 202) est un emprunt à Lactance (qui lui-même reprend Cicéron), ou que la sentence *mentem nec gaudio nec maerore commutes* (Syn. II, 27) s'inspire directement du «Bréviaire» d'Eutrope. Tel est le génie d'Isidore, capable d'exploiter toutes sortes de textes, sans se laisser enfermer dans une tradition déjà fixée.

Le troisième chapitre suscite aussi quelques critiques. Assurément, les remarques de B. sont intéressantes: la comparaison entre les méditations du XI^e siècle et les «Synonyma» montre, par contraste, le caractère très sévère de la spiritualité isido-

rienne, où Dieu apparaît plus comme un juge rigoureux que comme un Dieu d'amour et de pardon. Mais si on se place du strict point de vue de la postérité des «Synonyma», on peut éprouver quelque perplexité. Cette postérité est immense, et il est impossible d'en étudier tous les aspects en détail; il est donc tout à fait légitime de se focaliser sur un aspect particulier, par exemple les prières et les méditations du XI^e siècle. On peut craindre, néanmoins, que le lecteur ne soit victime d'un effet de loupe: si on met un verre grossissant sur un phénomène littéraire, celui-ci apparaît comme plus important qu'il n'est. B. semble raisonner comme s'il y avait un lien naturel et presque nécessaire entre les méditations, le «style isidorien» et les «Synonyma». En réalité, la prose rimée caractéristique du «style isidorien» n'est pas propre aux méditations: on la trouve dans de nombreux autres types de textes, y compris des chartes, des sermons ou des vies de saints. Et s'il est vrai que les «Synonyma» furent exploités dans plusieurs prières au Moyen Âge (voir à ce sujet mon article paru dans RHT n. s. 1, 2006, 109–152, spéc. 111–124), c'est un aspect minoritaire de leur réception médiévale: ils furent surtout repris dans les traités sur les vices et les vertus, de contenu moral et ascétique.

Il existe aussi de nombreuses prières et méditations qui ne citent pas les «Synonyma». C'est même là que se trouve le principal paradoxe de ce troisième chapitre: alors qu'il est censé illustrer la réception de l'opuscule isidorien, il s'attarde sur Pierre Damien et Anselme de Cantorbéry, deux auteurs qui ne semblent pas l'avoir utilisé. En sens inverse, B. a repéré un seul emprunt littéral aux «Synonyma» dans la «Lamentatio» de Jean de Fécamp (244), alors qu'il y en a d'autres: sans prétention à l'exhaustivité, Lam. l. 19–22 (cf. Syn. I, 68, 67 et 65), et peut-être Lam. l. 124–125 (cf. Syn. I, 66) et Lam. l. 287–288 (cf. Syn. I, 57); j'ai aussi repéré trois emprunts littéraux dans la «Confessio theologica». (Une remarque de détail encore: B. se demande, 239 n. 49, si on a conservé un manuscrit des «Synonyma» provenant de Fécamp; la réponse se trouve pourtant dans l'extrait du livre de J. Leclercq et J.-P. Bonnes cité juste quelques lignes plus haut: Paris BNF lat. 1805.)

Il serait injuste, néanmoins, de terminer ce compte rendu sur une note négative. Il faut donc répéter que le troisième chapitre constitue une contribution intéressante à l'histoire de la spiritualité médiévale. Et le livre, en général, apporte un éclairage neuf sur les «Synonyma» d'Isidore de Séville, notamment dans une perspective littéraire.

Jacques Elfassi

Arznei für die Seele. Mit der Stiftsbibliothek St. Gallen durch die Jahrhunderte. Sommerausstellung 14. März bis 12. November 2017, hrsg. von Cornel Dora, St. Gallen 2017, 139 S.

Seit Jahren veröffentlicht die Stiftsbibliothek St. Gallen qualitativ sehr hochwertige Kataloge, die ihre Ausstellungen begleiten. Auch der anzuzeigende Band fügt sich nahtlos in diese Tradition ein.

Bekanntlich ist das Portal des Barocksaales von St. Gallen mit der Inschrift *Psyches iatreion*, zu Deutsch etwa «Heilstätte für den Geist», überschrieben. Denn Bücher und Bibliotheken können – das wusste die antike Welt bereits – eine trös-